

ANTISÉMITISME ET RÉSISTANCE À L'ÉCOLE POLYTECHNIQUE, 1941-1943

Par Bernard Lévi, ancien élève de Condorcet et de l'École polytechnique (X1941), auteur de « X Bis, un juif à l'École polytechnique » (Calmann-Lévy 2005)

Témoignage lu par M.O. Baruch (X1975), historien, lors du colloque devant les élèves de Condorcet le mercredi 19 mars 2008

Lorsque Monsieur Albertini m'a demandé de m'exprimer dans le cadre de cette exposition « Des polytechniciens dans la Résistance » au lycée Condorcet, j'ai accepté car j'avais pu apprécier ses travaux liés à notre lycée, en particulier sur la période dont la mémoire nous réunit aujourd'hui. J'ai dit « notre » lycée car il y a près de 70 ans, j'étais à votre place, dans ces classes qui ont marqué mon adolescence et ont enrichi ma formation surtout littéraire. Ce sont d'ailleurs mes souvenirs de cette période scolaire figurant au début de mon livre publié en 2005 par Calmann-Lévy qui ont donné lieu à mon dialogue avec Monsieur Albertini. En historien expert, il m'a d'ailleurs montré qu'il disposait de traces de mon passage à Condorcet que j'avais oubliées, comme la liste des prix qui m'ont été remis à la fin de ce que vous appelez la terminale. Cette classe n'a d'ailleurs pas marqué le terme de ma scolarité à Condorcet, puisque j'y ai commencé à préparer l'X dans ce que nous appelons l'hypotaube, ce qui a correspondu à la dernière année de paix, l'année scolaire 1938/ 1939.

Parmi mes condisciples, je donnerai une place particulière à mon ami Jean Bruley (décédé il y a 20 ans), qui est arrivé dans ma classe en 3^e, son père venant d'Orléans afin de prendre un poste de professeur d'histoire dans ce lycée. Nous avons partagé les mêmes soucis et les mêmes enthousiasmes de notre scolarité. Séparés pendant nos deux années de taube nous nous sommes retrouvés lors de notre entrée commune à l'X au sein de la promotion 1941, à l'automne, lorsque Moscou et Leningrad étaient menacées par les troupes allemandes. Malgré nos origines différentes, ce catholique fervent partageait mes sentiments, mes espoirs, mes inquiétudes et depuis son décès, je garde intact son souvenir. En fait, mon récit apparaît comme un duo, puisque j'ai reproduit des extraits de ses agendas, que sa fille m'a prêtés récemment. Leurs pages remplies jour après jour font revivre notre existence et celle de la promotion 41 de l'X de manière incontestable. J'ai eu aussi

la chance de me voir rendues des lettres que j'écrivais dans ces heures noires à divers destinataires. Et puis, dans le cadre des travaux de mémoire effectués par notre association X-Résistance depuis sa refondation en 1997 – en particulier ceux dirigés par Marc Olivier Baruch – j'ai eu accès aux archives de l'X. Ce qui m'a permis de découvrir une face cachée de l'histoire de l'École, où j'ai constaté que le commandement de l'École s'appliquait, pendant la guerre, à respecter la politique antisémite de l'État français, voire à en aggraver les modalités. Ma publication a donc été une tentative de rapprocher la mémoire de l'histoire, contrairement à leurs fréquentes divergences, et je vais essayer de m'effacer devant l'histoire de la promotion 41, dont j'ai fait partie.

Je n'oublie pas pour autant que si j'ai été invité à m'exprimer à proximité de panneaux rappelant le rôle des polytechniciens dans la Résistance, c'est parce que je suis un polytechnicien homologué comme résistant. Mais quelques-uns de mes camarades qui ont apporté leur appui et leur éloquence aux manifestations antérieures d'X-Résistance seraient mieux placés que moi pour vous parler et pour vous donner l'exemple de leur courage et de leur ardeur. Parmi les 33 X reconnus par le général de Gaulle comme des Compagnons de la Libération (une proportion bien supérieure à celle des autres Français) huit avaient suivi les débuts de notre association en 1997 ; mais aujourd'hui les quatre survivants parmi ces grands résistants ont laissé la place au petit résistant que je suis tout de même fier d'avoir été. Mais ceci a été postérieur à ma sortie de l'X et je me limiterai à une espèce de coupe, du point de vue de la Résistance et surtout de l'oppression, de la vie de la promotion 41 au sein de l'école elle-même, de l'été 1941 à celui de 1943.

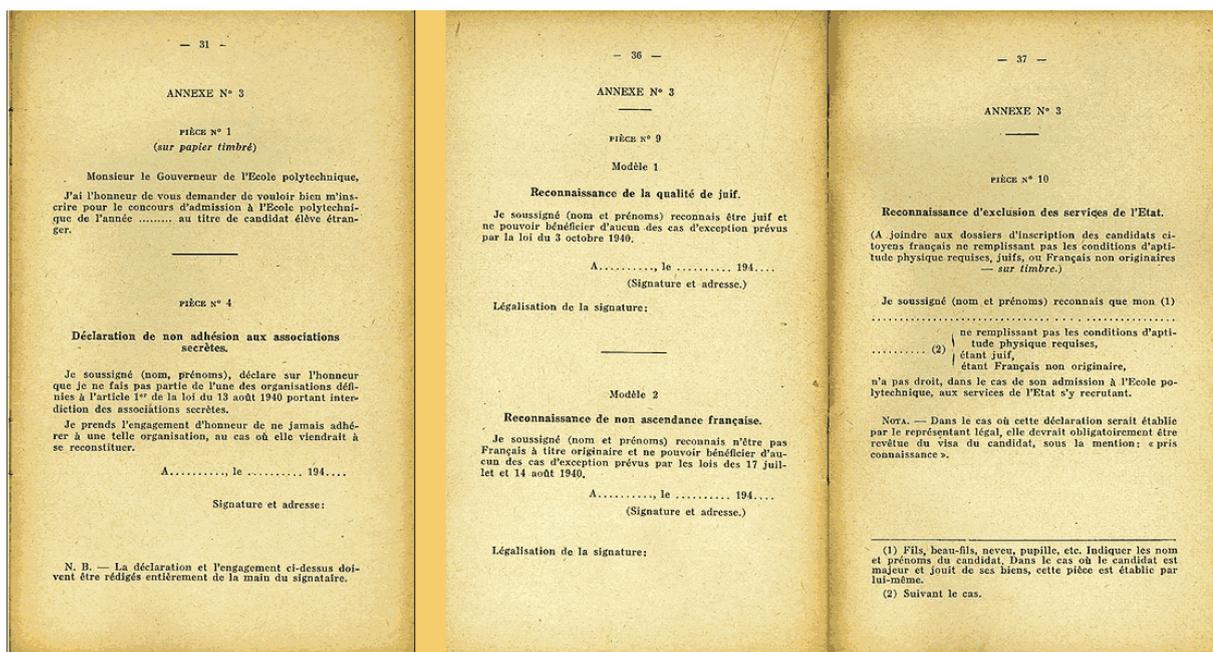
Auparavant, pendant la drôle de guerre, mes camarades de Condorcet avaient passé comme moi leur année 1939-40 de prépa en province, notre taupe étant, comme toutes les taupes parisiennes, fermée à cause des bombardements ; mais la guerre ayant cessé d'être drôle, et même, à entendre Pétain, de concerner la France, on admit que le retour à Paris de ces jeunes gens était possible. Je n'avais pas participé à ces retrouvailles, ayant quitté la zone occupée avec l'interdiction d'y revenir, pour cause de judéité. J'ai ainsi échappé au sort de mon camarade de Condorcet israélite, un grand ami qui, resté à Paris pour travailler comme pharmacien militaire, est parti par le premier convoi de mars 1942 à Auschwitz, où il a été assassiné, probablement par pendaison.

Mon contact avec les taupins de Condorcet s'était maintenu, grâce à une correspondance continue, sous forme de ces cartes interzone, qui ne permettaient pas de grands épanchements, avec mon ami Bruley. Cette correspondance s'est

terminée par les annonces réciproques de nos totaux de points au concours, qui nous assuraient de nous retrouver à l'École, à Villeurbanne.

En effet, l'École avait suivi en juin 40 l'exode du gouvernement jusqu'à Bordeaux, puis s'était repliée, comme on disait, en zone « libre » à Toulouse, et finalement à Lyon. Devenue une école civile, elle était alors voisine de son autorité de tutelle, le Secrétariat aux Communications de Vichy. Cette autorité était d'ailleurs marquée par l'X, puisque dirigée de 1940 à 44 successivement par trois brillants polytechniciens, ingénieurs des Mines, Berthelot, Gibrat, et Bichelonne. Ce dernier, arrivé à ce poste au retour de Laval au pouvoir a pu être considéré comme l'homme du STO, et l'attention qu'il a portée à l'École, dont nous allons rappeler une marque, a pu envelopper la mémoire des polytechniciens pendant la guerre d'un relent de vichysme voire de collaborationisme. Les actions de notre association, initiées d'ailleurs par une contre-offensive s'opposant à une réhabilitation de Bichelonne par un de ses camarades de promotion, ont permis de montrer, et notre exposition le souligne, qu'il représentait non un symbole, mais plutôt une exception dans la communauté polytechnicienne.

L'histoire de la promotion 41, que je prends comme échantillon du monde polytechnicien pendant la guerre, commence en janvier 1941, lorsque les prétendants se déclarent, je veux dire lorsque les taupins remplissent leur demande de candidature au concours. Cette demande est accompagnée d'une déclaration sur l'honneur affirmant qu'ils ne sont pas francs-maçons et même qu'ils ne le seront jamais. Cette procédure vous introduit dans le système étouffant de la Révolution Nationale et de son goût pour les exclusions. En ce qui me concerne, mon dossier se complétait d'une déclaration dans laquelle je reconnaissais être juif selon les termes du statut des juifs d'octobre 1940 et que j'en connaissais les conséquences, à savoir que si j'étais reçu ce serait dans la catégorie des élèves bis, élèves payants et sans droit à un poste à la sortie. J'ai donc été reçu dans ces conditions à l'issue du concours de 1941 ; ceci grâce à un bon classement qui m'a permis de ne pas être éliminé par un *numerus clausus*. Cette mesure discriminatoire qui limitait à 3 pour cent du total des élèves le nombre des juifs admis à se glisser dans l'École avait été décrétée en juin 1941 par généralisation de ce qui venait de s'appliquer aux Universités.



La déclaration de « non-adhésion aux sociétés secrètes » (annexe n°2), la reconnaissance de la qualité de juif (annexe n°3), la reconnaissance d'exclusion des services de l'État (<http://www.xresistance.org/bis.html>)

Les élèves reçus dans l'été de 1941 purent se rejoindre dans la banlieue lyonnaise, ceux venant de la zone occupée arrivant après ceux de la zone libre, car ils avaient dû attendre pendant un mois l'autorisation de franchir la ligne de démarcation. Cette promotion 1941 succéda à Villeurbanne à la promotion 1938 qui y avait effectué sa seconde année d'école, après avoir participé à la désastreuse campagne de France, où certains élèves étaient morts pour la France et une quarantaine d'entre eux commençaient une captivité qui allait durer près de cinq ans. La mentalité des arrivants, en général encore mineurs (puisque alors la majorité n'était atteinte qu'à 21 ans), était bien différente de celle de ces anciens combattants devenus des anciens élèves. Ils allaient être soumis à la pression d'un encadrement dévoué au Maréchal, chargé selon une formulation officielle, de la formation des « chefs », que nous étions censés devenir ; tout au moins en ce qui concernait les élèves de la catégorie dite « normale ». Les « bis », des juifs ou des élèves français dont les pères étaient encore étrangers au moment de leur naissance, étaient en somme des élèves « anormaux », peu aptes à devenir des chefs au service de la « Révolution nationale ». Mais rien, ni dans leurs uniformes, ni dans leur emploi du temps, ne les distinguait des élèves « normaux », tout au moins jusqu'au début de 1943 en ce qui concerne ma catégorie de « juif bis ».

ÉCOLE POLYTECHNIQUE

NOM : *Lévi*
 PRÉNOMS : *Bernard, Daniel*

N° MATRICULE
26 bis

ÉTAT CIVIL	SIGNALEMENT
Né le <i>9 juillet 1921</i> <i>Juif</i> canton de <i>16^e arrondissement</i> , département de <i>Seine</i> résidant à <i>Paris</i> , casier d. département de <i>la Seine</i> Fils de <i>Robert Lévi</i> et de <i>Yvonne Esther Salom</i> domiciliés à <i>Paris, 11^e arrondissement</i> , casier d. département de <i>la Seine</i> Marié le _____ à _____ alors domicilié à _____ département d _____ Astreologie d _____	Cheveux <i>châtains</i> , Yeux <i>noyau</i> Front : inclinaison _____ hauteur _____ largeur _____ Nez <i>de moyenne</i> , bout _____ hauteur _____ largeur _____ Visage <i>ovale</i> Etat. physiologique <i>consolider</i> <i>jeune adulte</i> Taille : <i>1 m 75</i> ; poids moyen : <i>5 m</i> MARQUES PARSICULIÈRES :

Classe 19 _____
 Spécialisation d _____
 * partie de la liste de recrutement _____

SERVICES, POSITIONS DIVERSES.

Admis à l'École par décision ministérielle du _____ 19 *juin 41*
 Régim. spécial _____

Passé en 1^{re} division en 19 *22*.

Détaché administratif dans les services publics _____ 19 _____
 Admis dans la section 2^o sans droit aux emplois de 2^e état (catégorie bis) _____
 Rapé des contrôles de l'École le _____ 19 *23* _____ *Juif*

NUMÉRO D'ADMISSION À L'ÉCOLE.	NUMÉRO DE PASSAGE EN 1 ^{re} DIVISION.	NUMÉRO DE SORTIE DE L'ÉCOLE.
<i>26 bis / 203</i>	<i>62 bis / 202</i>	<i>87 bis / 199</i>

N° de classe-ment	Nom et prénoms	Observations
1	Combes, Jean, Marie, Augustin	
2	Durand, Roger, Cyprien, Joseph	
3	Laballery, Jean	
4	Proust, Jean, Noël	
5	Moron, Jean, Arthur, Marie	
6	Lugol, Gilbert, Marius	
7	Funicas, Jean, Pierre	
8	Mabile, Jacques, Gaston	
9	Martin, Yves, Paul, Louis	
10	Peboué, Roland, Jean	
11	Damblars, Jean, Louis	
12	Bruley, Jean, Charles, Edouard	
13	Guilbamon, Gaston, Jean, Clément	
14	Mainier, André, Joseph	
15	Fascal, Maurice, Aimé	
16	Molin, Pierre, Edl	
17	Budibert, Jean, Georges	
18	Jouffret, André, Jean, Charles	
19	Roger, Raoul, Henri	
20	Jeanmaire, Michel, Léon	
21	Vuldy, Georges, Jean	
22	Ebibierge, Alain, Joël, Marin, André	
23	Chalyat, Jean, Honoré	
24	Protat, Pierre, Henri	
25	Serange, Jacques, François, Jean	
26	Suardet, René, Gilbert	
26 bis	Lévi, Bernard, Daniel	<i>Juif</i>
27	Convert, Guy, Michel, Jacques	
28	Lafond, Marcel, Jean, Joseph	<i>Oral 948</i>

A gauche, la fiche matricule de Bernard Lévi a été modifiée pour y porter la mention « N'a pas droit aux emplois de l'État (catégorie bis). Juif. »

A droite, le N° 26 bis pour B. Lévi, et la mention « Juif »
 (<http://www.xresistance.org/bis.html>)

En effet, l'arrivée de la Wehrmacht à Lyon le 11 novembre 1942 réintroduisant l'histoire dans l'ouate de la zone dite libre conduisit l'École à revenir à Paris. Et pour éviter d'avoir à répondre à la question posée par le général à son ministre « Certains élèves devront-ils porter l'étoile (jaune) sur leur uniforme ? », il fut décidé de nous laisser en zone Sud pour terminer notre enseignement par correspondance. Il nous fut interdit de nous mettre en uniforme et enjoint de renvoyer notre épée. Par contre, l'École alla jusqu'à organiser des examens de sortie pour ces quatre élèves juifs convoqués à Lyon pour que trois interrogateurs venus de

Paris vérifient que nous avons assimilé les cours qu'elle nous avait envoyés et donc que nous méritions un diplôme. La discrimination qui nous frappait était devenue évidente dans notre exil ; elle succédait à des actes sournois dont, pour une partie, je n'ai eu conscience que récemment.

C'est ainsi qu'un élève de ma catégorie m'a relaté après la guerre son entretien avec le sous-gouverneur, colonel de son état, qui lui justifia la fin de la participation active des élèves juifs à notre cérémonie quotidienne du lever des couleurs par ces termes : « *Vous devriez faire preuve de plus d'humilité* » et « *Vos camarades auraient trouvé choquant que des élèves comme vous soient admis à l'honneur de lever le drapeau français* ».

C'est aussi récemment que nous avons eu connaissance d'un texte du même colonel, qui était sa directive aux chefs de groupe, les officiers subalternes qui nous encadraient. Quelques extraits traduisent l'essence du pétainisme qui nous enveloppait : « *Il faut surtout inculquer aux élèves la répulsion morale des infractions à la discipline et le dogme de l'obéissance pour l'obéissance* » (nous sommes bien 25 ans avant 68 !), et puis « *Devons nous prendre parti pour la Révolution Nationale ? – Oui c'est notre devoir* ». Mais il estimait que le national-socialisme était « contraire à notre tempérament ». Ce qui ne l'empêcha pas de quitter son poste à l'École après le débarquement en Normandie pour rejoindre les services de Laval. Nous voilà loin des polytechniciens dans la Résistance. Mais au fond pas tellement, car la Résistance c'est la résistance à l'oppression, à la propagande : voyons si, de la part des élèves de ma promotion et de leur encadrement, des oppositions à cette doctrine vichyste se sont manifestées ou ont pu être décelées rétrospectivement.

En ce qui concerne les polytechniciens qui commandaient l'École, si le sous-gouverneur fixait et appliquait la doctrine régissant notre formation, le gouverneur, s'il s'est rarement manifesté, l'a fait en franchissant la ligne jaune au-delà de laquelle se développait l'esprit de collaboration avec les nazis. C'est ainsi que, venu nous haranguer après l'invasion de la zone Sud, dans un discours sur l'état de la France que Bruley dans son agenda qualifiait de « lamentable », il affirma, selon un rapport de la commission d'enquête constituée après la Libération que « *la France est morte, morte définitivement et la victoire anglo-saxonne c'est la victoire des juifs et des francs-maçons* ». C'est le même général qui en 1942 proposait des méthodes permettant d'éviter l'accès de l'École aux éléments considérés comme « indésirables », c'est-à-dire aux juifs, et écrivait à l'intention du Commissariat aux questions juives qu'un élève dénommé Lévy « *type sémite caractérisé au physique comme sans doute au moral, ...ne peut être considéré comme une recrue de classe* ».

pour les services de l'État » À noter que cet élève a bien été par la suite recruté, mais par un maquis et, fait prisonnier, a été assassiné dans un commando du camp de Buchenwald. Il a été, après la Libération, nommé dans le corps des ingénieurs des Ponts et Chaussées, à titre posthume.

Heureusement au niveau des officiers polytechniciens qui étaient plus proches de nous, les chefs de groupe, on ne saurait déceler de tels débordements vers l'esprit de collaboration ; ils se limitaient à vanter les mérites de la Révolution nationale. Alors, et l'esprit de Résistance ? Et bien sur la dizaine de chefs de groupe que j'ai connus un seul l'a manifesté ; son mérite était d'autant plus grand qu'il était isolé. Comme il l'a formulé à l'occasion de notre colloque historique de 1999, alors qu'arrivé à l'École *« avec pour la Révolution nationale un préjugé favorable, mais en refusant les législations antimaçonniques ou raciales, [il s'est] aperçu peu à peu que ce que l'on nous demandait participait d'un véritable endoctrinement politique pour exiger des élèves une adhésion totale à la Révolution nationale »*. Certes il ne s'agit pas de Résistance armée mais d'une courageuse résistance morale. Son opposition au système lui a valu d'être sanctionné : son rôle a été réduit à celui d'un moniteur d'équitation, avant qu'il aille rejoindre clandestinement les armées de la Libération. Son rôle dans notre travail de mémoire a été important : c'est grâce à lui que la directive du sous-gouverneur dont j'ai cité des extraits nous est parvenue et son témoignage à notre colloque a sauvé rétrospectivement l'honneur des officiers polytechniciens affectés à l'École dans ces heures noires. Son nom est celui d'une famille de Justes qui s'est illustrée au Chambon-sur-Lignon (Haute-Loire), puisqu'il s'agit de Philippe Trocmé (de la promotion 1931), neveu du pasteur. Il est décédé en 2006.

En ce qui concerne aussi les élèves de ma promotion, les manifestations de Résistance furent exceptionnelles et d'autant plus valables qu'elles tranchaient sur un fonds de discipline associé à la formation que nous avons choisie et même espérée. À titre d'explication voire d'excuse, à la différence des promotions précédentes nous n'avions pas de formation militaire matérielle ou psychologique. Et la Résistance n'était pas aussi structurée et infiltrée dans tous les milieux, comme l'École à Paris a pu être infiltrée pendant la dernière année de l'Occupation par le mouvement OCM (l'« Organisation Civile et Militaire ») ; des membres polytechniciens de cette organisation prirent contact avec un groupe d'élèves reçus en 42 et 43, qui se livrèrent à des actions de Résistance, telles que des distributions de tracts, et à la fin de l'occupation à la recherche, infructueuse d'ailleurs, d'un maquis à rallier. Rien de tel au sein de ma promotion. D'ailleurs, parmi les élèves de ces promotions 42 et 43 que leur année de naissance (1922) condamnait à partir en

Allemagne au titre du STO, 121 allèrent travailler dans des usines d'aviation au titre du STO. On ne trouve la trace que de trois élèves qui ne furent pas sensibles au chantage d'une Direction soulignant le risque de la fermeture de l'École en cas de refus de cette émigration (peu choisie...), et qui partirent se battre.

Une autre explication du succès du pétainisme dans ma promotion c'est peut-être le poids, dans sa mentalité d'ensemble, des élèves qui avaient passé un an hors de l'occupation, dans la zone où le « vainqueur de Verdun » régnait sans opposition visible. Aussi lorsque, au tout début de 1943, après l'arrivée bruyante de la Wehrmacht dans notre voisinage, quatre élèves s'absentèrent et firent connaître qu'ils partaient rejoindre la France libre, ce fut comme un coup de tonnerre inattendu et l'Administration s'inquiéta. Notre ministre, Bichelonne, prévenu en urgence (avec quelque distorsion: pour atténuer son cas un élève disparu est déclaré comme « un alsacien tentant de rejoindre l'armée du général Giraud » alors que c'est dans la 2^{ème} D.B, fort peu giraudiste, qu'il s'engagera !), accourut à Villeurbanne le 16 janvier pour limiter les dégâts. Il nous annonça fièrement qu'avant son départ de Vichy Pétain l'avait chargé de nous dire que les élèves manquants étaient des TRAITRES, et nous fit craindre la fermeture de l'École par l'occupant si ces départs se poursuivaient (ils se sont d'ailleurs poursuivis sans conséquence nouvelle) et veilla à ce que ces « traîtres » soient exclus de l'École, ce qui était en somme une pure réalité. Un conseil de discipline aussitôt réuni en sa présence le décida, les deux représentants des élèves s'abstenant, assez courageusement. Sur les 200 élèves de Villeurbanne, au total une dizaine ont ainsi préféré combattre plutôt que terminer leur formation de polytechnicien ; l'un d'entre eux a été tué dans le Jura en 1944. Pour la plupart des autres élèves, la conséquence, importante et plaisante à leurs yeux, de ces événements dramatiques fut la décision du retour de l'École à Paris, dans ses locaux de la Montagne Sainte-Geneviève. Je lis dans les carnets de Bruley à la date du 15 janvier 1943, après la disparition de neuf élèves, « ... *L'espoir du retour à Paris grandit ; plus de cinquante chances sur cent...* » et le 5 février, lorsque le bruit court de l'annulation du départ : « *C'est la consternation* ». La rumeur était fautive et Bruley s'était demandé (et il a dû être le seul !) à juste titre, le 22 janvier si « *les quatre camarades juifs pourront rentrer à Paris.* »

Les pseudos « traîtres » font partie des polytechniciens dont notre exposition rappelle le rôle dans la Résistance. Qu'il s'agisse de la Résistance intérieure ou de la France Libre, pour tous, leur participation débute par un acte volontaire, un engagement. Dans tous les cas, rien ne les obligeait à résister, ils ont choisi de

désobéir et de s'engager dans la lutte en négligeant les pesanteurs, les facilités qui maintenaient les autres sur place.

En demeurant dans ce qui reste un engagement, sous forme d'un départ par l'Espagne vers l'Afrique du Nord libérée, il faut citer aussi ceux de ma promotion qui, pour une douzaine, dès la sortie de l'École, ont franchi les Pyrénées ; deux autres, dénoncés, y ont été arrêtés et sont morts en déportation à Dora. À la même époque, d'autres camarades préférèrent être utiles immédiatement, ayant eu la possibilité de s'engager dans un mouvement de Résistance, un maquis ou un réseau en France. Ce fut mon choix et nous fûmes six à sortir de la clandestinité avec la médaille de la Résistance. Au passage, je note que dans le réseau de renseignement des Forces Françaises Combattantes, où je m'engageais après avoir passé mon étrange examen de sortie, mon chef était un X, de même que le colonel Gentil, le numéro deux du réseau, mort à Dora où il avait été déporté. Le chef et créateur du réseau, devenu un Compagnon de la Libération était un ancien de Condorcet mais pas de l'X.

Au fur et à mesure que le temps passait et que la victoire se rapprochait cet engagement perdait de sa force mais restait un engagement : rien ne forçait non plus mes camarades en train de débiter une carrière professionnelle à revêtir un uniforme après la Libération et certains sont morts sous cet uniforme dans les combats d'Alsace.

Au total, dans cette promotion de 200 élèves, ç'en est une quarantaine, soit vingt pour cent, qui ont préféré le combat à la filière sans risque dans laquelle ils étaient entrés dans l'été de 1941. Neuf d'entre eux ne sont pas revenus. Pour des jeunes gens épargnés par le service militaire et par le risque du STO et soumis pendant deux ans à la pression pétainiste d'un patriotisme ambigu, ne serait-ce pas plutôt la bouteille pleine que la bouteille vide ?

Mais que peut-on retenir du comportement des autres, des 80 pour cent que je qualifierais de neutres ou plutôt de gris, dans cette zone ni noire ni blanche, (cf. Primo Lévi) où l'opinion évoluait lentement à la vitesse du recul des troupes allemandes. En particulier, je n'ai jamais perçu d'attitude antisémite à notre égard, mais pas non plus de marques de sympathie compréhensive. Les sentiments à notre égard restaient informulés ; c'est ainsi que j'ai découvert dans le journal de Jean Bruley une trace émouvante de son désaccord avec l'acceptation générale des discriminations dont nous souffrions. Il s'agissait de définir le mode de parrainage des élèves de la promotion suivante et Bruley fait part de ses efforts infructueux pour s'opposer à la méthode de ghetto sans mur proposée par les élèves en charge de l'opération. Ils insistaient pour associer les juifs entre eux et les «normaux»

entre eux. Puis, Bruley note à la date du 20 novembre 1942 : « ... *juifs entre eux, les autres entre autres ; j'ai râlé contre cette formule* », puis « ... *Éveillé de 5 heures à 5 heures quarante-trois. Pensé à cette question juive...* ». Ainsi, sans que d'ailleurs je l'aie su, cette ségrégation voulue par des soi-disant camarades l'avait empêché de dormir. Mesure antisémite apparemment de peu d'importance, alors que des wagons étouffants verrouillés roulaient vers Auschwitz ; mais grandeur de la réaction de mon ami qui ne peut souffrir l'injustice. À côté des grands résistants qui vous sont présentés comme des modèles, n'oublions pas les résistants moraux.

Je ne regrette donc pas cette expression de résistant moral que j'attribuais à Jean Bruley dans une lettre que je lui adressais en décembre 1944. À cette époque, je me préparais à embarquer sur une frégate à la recherche de sous-marins allemands et mon ami, qui s'était engagé comme simple soldat dans la division Leclerc à son passage à Paris, était quelque part en France au front. Voilà deux anciens de Condorcet et de l'X partant en guerre sous des uniformes différents, reliés par une vieille amitié mais aussi par une solidarité de combattants. La fin de ma lettre que je me permets de vous offrir en conclusion soulignait précisément la solidarité qui existait entre résistants. J'espère que cette lettre peut s'inscrire dans la mémoire de ces « polytechniciens dans la Résistance », dont nous devons rester solidaires :

« Ne crois pas que je sois un vampire assoiffé de sang et de vengeance, ne désirant que fusillades et épuration, mais il y a un certain nombre de gens dont on aimerait entendre dire qu'ils se sont trompés et qu'ils le regrettent. Ils ne le font d'ailleurs pas par malhonnêteté intellectuelle, mais parce qu'ils ont évolué aussi vite que les événements, et ont oublié leur attitude passée, complètement oublié – alors il est normal que d'autres se chargent de la leur rappeler.

« Tu me diras que je ne suis pas compréhensif. Je le suis sûrement plus qu'on ne le fut à mon égard. Je ne suis pas rancunier et un peu d'ironie est peu de choses à côté des injustices monstrueuses (tellement monstrueuses que je finissais par m'y habituer) de ces dernières années. (Je ne parle pas de la dernière, la seule belle, que j'ai vécue en combattant, ne connaissant comme risques que ceux du combattant). »

Et j'enchaîne cette lettre en m'adressant directement à mon camarade :

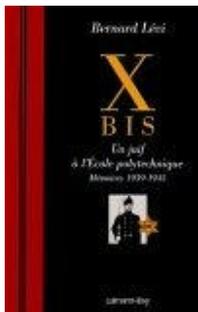
« Tu étais un résistant moral, d'une autre envergure que les énergumènes, qui parlaient quand il fallait agir, ou qui ne parlaient pas quand il fallait parler ; j'en suis et j'ai des remords de ne pas avoir clamé plus haut à l'X mes espoirs et mon

bon droit, car je n'aurais fait que dire ce que tous disent maintenant ; et je savais que j'avais raison – que la plupart des types, presque tous, avaient l'esprit déformé, dans ce vase clos où fermentaient des miasmes délétères ; hors de la vie, et surtout de la guerre, dont ils ne voyaient ni le sens, ni l'issue ; surtout lâchement neutres au nom d'une discipline qui ne reposait sur rien.

« Je parlerai un jour de ce que j'ai vu dans la Résistance... Bien des grandeurs, quelques déceptions. C'est une expérience qui était à ta portée et que tu as manquée. Mais il fallait s'y donner totalement pour la vivre, et pas seulement connaître des gens qui en étaient et qui devaient vous prévenir le jour J ; il fallait être prêt, 24 heures sur 24, à être arrêté, en se demandant combien de temps on résisterait à la torture.

« J'y ai appris une notion qui ne s'acquiert pas dans les magnans (repas) d'équipe, celle de la solidarité : tu te sentais solidaire d'un type qui était à 300 kilomètres de toi, dont tu ne savais rien, juste un pseudonyme, si ce n'est que, comme toi, il faisait la guerre, et que s'il était pris et si on le faisait parler, il pouvait te faire fusiller. Et tu l'aimais ce type – c'était peut-être un voyou, un imbécile, un royaliste ou un communiste – tu l'aimais parce que tu savais qu'il ne parlerait pas. C'était tout de même pittoresque. »

Bernard Lévi



« X-bis, un juif à l'École polytechnique »
par Bernard Lévi
Calmann-Lévy (2005)